

SAMUEL BECKETT

**LE
DÉPEUPLEUR**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

SAMUEL BECKETT

LE DÉPEUPLEUR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1970 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier
© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition
électronique
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN 9782707325686

Séjour où des corps vont cherchant chacun son dépeupleur. Assez vaste pour permettre de chercher en vain. Assez restreint pour que toute fuite soit vaine. C'est l'intérieur d'un cylindre surbaissé ayant cinquante mètres de pourtour et seize de haut pour l'harmonie. Lumière. Sa faiblesse. Son jaune. Son omniprésence comme si les quelque quatre-vingt mille centimètres carrés de surface totale émettaient chacun sa lueur. Le halètement qui l'agite. Il s'arrête de loin en loin tel un souffle sur sa fin. Tous se figent alors. Leur séjour va peut-être finir. Au bout de quelques secondes tout reprend. Conséquences de cette lumière pour l'œil qui cherche. Conséquences pour l'œil qui ne cherchant plus fixe le sol ou se lève vers le lointain plafond où il ne peut y avoir personne. Température. Une respiration plus lente la fait osciller entre chaud et froid. Elle passe de l'un à l'autre extrême en quatre secondes environ. Elle a des moments de calme plus ou moins chaud ou froid. Ils coïncident avec ceux où la lumière se calme. Tous se figent alors. Tout va peut-être finir. Au bout de quelques secondes tout reprend. Conséquences pour les peaux de ce climat. Elles se parcheminent. Les corps se frôlent avec un bruit de feuilles sèches. Les muqueuses elles-mêmes s'en ressentent. Un baiser rend un son indescriptible. Ceux qui se mêlent encore de copuler n'y arrivent pas. Mais ils ne veulent pas l'admettre. Sol et mur sont en caoutchouc dur ou similaire. Heurtés avec violence du pied ou du poing ou de la tête ils sonnent à peine. C'est dire le silence des pas. Les seuls bruits dignes du nom proviennent du maniement des échelles et du choc des corps entre eux ou d'un seul avec soi-même comme lorsque soudain à toute volée il se frappe la poitrine. Ainsi subsistent chair et os. Échelles. Ce sont les seuls objets. Très variées quant à la taille elles sont simples sans exception. Les plus petites n'ont pas moins de six mètres. Plusieurs sont à coulisse. Elles s'appuient contre le mur de façon peu harmonieuse. Debout au sommet de la plus grande les plus grands peuvent toucher le plafond du bout des doigts. Sa composition est donc connue à l'égal de celle du sol et du mur. Heurté avec violence d'un échelon il sonne à peine. Ces échelles sont très demandées. Au pied de chacune une petite file d'attente toujours ou presque. Il faut cependant du courage pour s'en servir. Car il leur manque à toutes la moitié des échelons et cela de façon

peu harmonieuse. S'il n'en manquait qu'un sur deux le mal ne serait pas grand. Mais l'absence de trois à la file oblige à des acrobaties. N'empêche que ces échelles sont très demandées et ne risquent pas d'être réduites à l'état de simples montants reliés uniquement à la base et au sommet. Car le besoin de grimper est trop répandu. Ne plus l'éprouver est une délivrance rare. Les échelons manquants sont entre les mains d'un petit nombre de privilégiés. Ils s'en servent essentiellement pour l'agression et pour se défendre. Les tentatives solitaires pour s'en défoncer le crâne n'aboutissent au mieux qu'à de brèves pertes de connaissance. Le but des échelles est de porter les chercheurs aux niches. Ceux qui n'y vont plus s'en servent simplement pour quitter le sol. Il est d'usage de ne pas y monter à deux. Le fugitif assez heureux pour en trouver une de libre peut s'y réfugier en attendant que les colères tombent. Niches ou alvéoles. Ce sont des cavités creusées à même le mur à partir d'une ceinture imaginaire courant à mi-hauteur. Elles n'en intéressent donc que la moitié supérieure. Une bouche plus ou moins large donne rapidement accès à un coffre d'ampleur variable mais toujours suffisante pour que par le jeu normal des articulations le corps puisse y pénétrer et de même tant bien que mal s'y étendre. Elles sont disposées en quinconces irréguliers savamment désaxés ayant sept mètres de côté en moyenne. Harmonie que seul peut goûter qui par longue fréquentation connaît à fond l'ensemble des niches au point d'en posséder une image mentale parfaite. Or il est douteux qu'un tel existe. Car chaque grimpeur a ses niches de prédilection et évite autant que possible de monter dans les autres. Certaines sont reliées entre elles par des tunnels pratiqués dans l'épaisseur du mur et pouvant atteindre jusqu'à cinquante mètres. Mais la plupart n'ont pas d'autre sortie que l'entrée. C'est comme si à un moment donné le découragement s'était fait sentir. À noter à l'appui de cette vue de l'esprit l'existence d'un long tunnel abandonné en cul-de-sac. Malheur au corps qui s'y aventure à la légère et doit au bout d'un long effort rebrousser chemin comme il peut en rampant à reculons. Ce drame à vrai dire n'est pas l'apanage du tunnel inachevé. Il n'y a qu'à considérer ce qui fatalement va se produire lorsque dans un tunnel normal par les bouts opposés deux corps s'engagent en même temps. Niches et tunnels sont soumis au même éclairage et au même climat que l'ensemble du séjour. Voilà un premier aperçu du séjour.

Un corps par mètre carré soit un total de deux cents corps chiffre rond. Parents proches et lointains ou amis plus ou moins beaucoup en principe se connaissent. L'identification est rendue difficile par la presse et par l'obscurité. Vus sous un certain angle ces corps sont de quatre sortes. Premièrement ceux qui circulent sans arrêt. Deuxièmement ceux qui s'arrêtent quelquefois. Troisièmement ceux qui à moins d'en être chassés ne quittent jamais la place qu'ils ont conquise et chassés se jettent sur la première de libre pour s'y immobiliser de nouveau. Cela n'est pas tout à fait exact. Car si chez ces derniers ou sédentaires le besoin de grimper est mort il n'en est pas moins sujet à d'étranges résurrections. Le quidam quitte alors son poste et part à la recherche d'une échelle libre ou se joint à la file d'attente la moins longue ou la plus proche. À vrai dire il est difficile au chercheur de renoncer à l'échelle. Ce sont paradoxalement ces sédentaires qui troublent le plus par leurs violences le calme du cylindre. Quatrièmement ceux qui ne cherchent pas ou non-chercheurs assis pour la plupart contre le mur dans l'attitude qui arracha à Dante un de ses rares pâles sourires. Par non-chercheurs et malgré l'abîme où cela conduit il est impossible finalement d'entendre autre chose qu'ex-chercheurs. Pour faire perdre à cette notion une partie de sa virulence il suffit de supposer le besoin de chercher non moins ressuscitable que celui de l'échelle et aux yeux selon toute apparence à jamais baissés ou clos l'étrange pouvoir de s'enfiévrer soudain de nouveau parmi les visages et les corps. Mais il en restera toujours assez pour abolir chez ce petit peuple à plus ou moins longue échéance jusqu'au dernier vestige de ses ressorts. Alanguissement par bonheur insensible en raison de sa lenteur et des brusques réveils qui le compensent en partie et de l'inattention des intéressés étourdis soit par la passion qui les habite encore soit par l'état de langueur auquel insensiblement ils sont parvenus. Et loin de pouvoir imaginer leur état ultime où chaque corps sera fixe et chaque œil vide ils en viendront là à leur insu et seront tels sans le savoir. Ce ne sera plus alors la même lumière ni le même climat sans qu'il soit possible de prévoir ce qu'ils seront. Mais à envisager l'une éteinte faute de raison d'être et l'autre fixe dans le voisinage de zéro. Dans le noir froid de la chair immobile. Voilà en gros pour ces corps vus sous un premier angle et pour cette notion et ses suites si elle est maintenue.

Intérieur d'un cylindre ayant cinquante mètres de pourtour et seize de haut pour l'harmonie soit à peu près douze cents mètres carrés de surface totale dont huit cents de mur. Sans compter les niches et tunnels. Omniprésence d'une faible clarté jaune qu'affole un va-et-vient vertigineux entre des extrêmes se touchant. Température agitée d'un tremblement analogue mais de trente à quarante fois plus lent qui la fait tomber rapidement d'un maximum de l'ordre de vingt-cinq degrés à un minimum de l'ordre de cinq d'où une variation régulière de cinq degrés par seconde. Cela n'est pas tout à fait exact. Car il est évident qu'aux extrêmes de la navette l'écart peut tomber jusqu'à un degré seulement. Mais cette rémission ne dure jamais qu'une seconde. De loin en très loin arrêt des deux vibrations tributaires sans doute du même moteur et reprise ensemble au bout d'une accalmie de durée variable pouvant atteindre une dizaine de secondes. Suspension correspondante de tout mouvement chez les corps en mouvement et rigidité accrue des immobiles. Seuls objets une quinzaine d'échelles simples dont plusieurs à coulisse dressées contre le mur à des intervalles irréguliers. Dans la moitié supérieure du mur sur tout son pourtour disposées en quinconce pour l'harmonie une vingtaine de niches dont plusieurs reliées entre elles par des tunnels.

De tout temps le bruit court ou encore mieux l'idée a cours qu'il existe une issue. Ceux qui n'y croient plus ne sont pas à l'abri d'y croire de nouveau conformément à la notion qui veut tant qu'elle dure qu'ici tout se meure mais d'une mort si graduelle et pour tout dire si fluctuante qu'elle échapperait même à un visiteur. Sur la nature de l'issue et sur son emplacement deux avis principaux divisent sans les opposer tous ceux restés fidèles à cette vieille croyance. Pour les uns il ne peut s'agir que d'un passage dérobé prenant naissance dans un des tunnels et menant comme dit le poète aux asiles de la nature. Les autres rêvent d'une trappe dissimulée au centre du plafond donnant accès à une cheminée au bout de laquelle brilleraient encore le soleil et les autres étoiles. Les revirements sont fréquents dans les deux sens si bien que tel qui à un moment donné ne jurait que par le tunnel peut très bien dans le moment qui suit ne jurer que par la trappe et un moment plus tard se donner tort

de nouveau. Ceci dit il n'en est pas moins certain que de ces deux partis le premier se dégarnit au profit du second. Mais de façon si lente et si peu suivie et bien entendu avec si peu de répercussion sur le comportement des uns et des autres que pour s'en apercevoir il faut être dans le secret des dieux. Ce glissement est dans la logique des choses. Car ceux qui croient à une issue accessible comme à partir d'un tunnel elle le serait et même sans qu'ils songent à l'emprunter peuvent être tentés par sa découverte. Tandis qu'aux partisans de la trappe ce démon est épargné du fait que le centre du plafond est hors d'atteinte. Ainsi insensiblement l'issue se déplace du tunnel au plafond avant de n'avoir jamais existé. Voilà un premier aperçu de cette croyance en elle-même si étrange et par la fidélité qu'elle inspire à tant de cœurs possédés. Sa petite lumière inutile sera bien la dernière à les quitter si tant est que le noir les attende.

Debout au sommet de la grande échelle développée au maximum et dressée contre le mur les plus grands peuvent toucher du bout des doigts le bord du plafond. Aux mêmes corps la même échelle dressée verticalement au centre du sol en leur faisant gagner un demi-mètre permettrait d'explorer à loisir la zone fabuleuse dite inaccessible et qui donc en principe ne l'est aucunement. Car un tel recours à l'échelle se conçoit. Il suffirait d'une vingtaine de volontaires décidés conjuguant leurs efforts pour la maintenir en équilibre à l'aide au besoin d'autres échelles faisant office de jambes de force. Un moment de fraternité. Mais celle-ci en dehors des flambées de violence leur est aussi étrangère qu'aux papillons. Ce n'est pas tant par manque de cœur ou d'intelligence qu'à cause de l'idéal dont chacun est la proie. Voilà pour ce zénith inviolable où se cache aux yeux des amateurs de mythe une issue vers terre et ciel.

L'emploi des échelles est régi par des conventions d'origine obscure qui dans leur précision et par la soumission qu'elles exigent des grimpeurs ressemblent à des lois. Il est des infractions qui déclenchent contre le fautif une fureur collective surprenante chez des êtres si paisibles dans l'ensemble et si peu attentifs les uns aux autres en dehors de la grande affaire. D'autres au contraire troublent à peine l'indifférence générale. Cela est fort curieux à première vue. Tout repose sur l'interdiction de monter à plusieurs à la même échelle. Tant que celui en

train de s'en servir n'aura pas regagné le sol elle reste interdite au suivant. Inutile de vouloir imaginer la confusion qui résulterait de l'absence d'une telle règle ou de sa non-observance. Mais faite pour la commodité de tous il n'est pas question qu'elle joue sans restriction ni qu'elle permette au grimpeur indélicat d'immobiliser son échelle au-delà de ce qui est raisonnable. Car faute d'un frein quelconque celui qui se serait mis dans la fantaisie de s'installer à demeure dans une niche ou dans un tunnel laisserait derrière lui une échelle inutilisable à tout jamais. Et si d'autres suivaient son exemple comme fatalement ils le feraient on aboutirait au spectacle de cent quatre-vingt-cinq corps grimpeurs moins les vaincus voués au sol pour toujours. Sans parler de ce qu'aurait d'intolérable la présence d'accessoires ne servant à rien. Il est donc convenu que passé un certain délai difficile à chiffrer mais que chacun sait mesurer à une seconde près l'échelle redevienne libre c'est-à-dire à la disposition dans les mêmes conditions de celui dont c'est le tour de monter facilement reconnaissable à sa position en tête de queue et tant pis pour l'abuseur. La situation de ce dernier ayant perdu son échelle est délicate en effet et il semble exclu a priori qu'il puisse jamais revenir au sol. Il y arrive heureusement tôt ou tard grâce à une autre disposition selon laquelle en toute circonstance la descente a priorité sur la montée. Il n'a donc qu'à guetter à la bouche de sa niche qu'une échelle vienne se présenter pour l'emprunter en toute quiétude et avec l'assurance que celui en bas sur le point voire en train de monter lui cédera le pas. Le pire qu'il risque est que son attente soit longue à cause de la circulation des échelles. Il est rare en effet que celui dont c'est le tour veuille monter dans la même niche que son prédécesseur et cela pour des raisons évidentes qui apparaîtront en temps voulu. Il s'en va donc avec l'échelle suivi de sa queue et la dresse sous une quelconque des cinq niches qui s'offrent à lui du fait de la différence entre le nombre de celles-ci et le nombre des échelles. Pour en revenir au malheureux ayant dépassé les délais il est évident que ses chances de redescente rapide seront augmentées quoique loin d'être doublées si à la faveur d'un tunnel il dispose de deux niches où guetter. Encore que même dans ce cas il choisisse le plus souvent et toujours si le tunnel est long de miser sur une seule des deux niches de crainte qu'une échelle ne vienne s'y présenter pendant la traversée de l'une à l'autre. Mais les échelles ne servent pas qu'à gagner les niches et

tunnels et ceux que cela n'intéresse plus ne serait-ce que temporairement s'en servent simplement pour quitter le sol. Ils montent et s'arrêtent à la hauteur de leur choix pour s'installer le plus souvent debout face au mur. À cette famille de grimpeurs aussi il arrive de dépasser les délais prescrits. Il est prévu dans ce cas que celui à qui revient l'échelle monte jusqu'au fautif et d'un coup ou de plusieurs dans le dos le rappelle à la réalité. Il n'en faut pas plus pour que celui-ci s'empresse de descendre précédé de son successeur qui n'a plus ensuite qu'à prendre possession de l'échelle dans les conditions habituelles. Cette docilité de l'abuseur montre bien que l'infraction n'est pas volontaire mais due à un dérèglement temporaire de son sablier intérieur facile à comprendre et par conséquent à pardonner. C'est pourquoi cette faute d'ailleurs peu fréquente que ce soit de ceux qui montent jusqu'aux niches et tunnels ou de ceux qui s'arrêtent sur l'échelle ne donne jamais lieu aux colères réservées aux malheureux qui s'avisent de monter à leur tour avant l'expiration des délais et dont cependant la précipitation semblerait devoir pouvoir s'expliquer et donc être pardonnée au même titre que l'excès contraire. Cela est curieux en effet. Mais il y va du principe fondamental qui interdit de monter à plusieurs et dont la violation répétée transformerait rapidement le cylindre en pandémonium. Tandis que le retour au sol retardé ne nuit finalement qu'au retardataire. Voilà un premier aperçu du code des grimpeurs.

Le transport non plus ne se fait pas n'importe comment mais toujours en longeant le mur dans le sens du tourbillon. C'est là une règle aussi sévère que la défense de monter à plusieurs et qu'il ne fait pas bon enfreindre. Rien de plus naturel. Car s'il était permis au nom du chemin le plus court de porter l'échelle au travers de la cohue ou en suivant le mur dans les deux sens indifféremment la vie du cylindre deviendrait vite impossible. Il est donc réservé aux porteurs tout le long du mur une piste large d'un mètre environ. S'y cantonnent également ceux qui attendent leur tour de monter et qui doivent éviter d'empiéter sur l'arène proprement dite en serrant leurs files dos au mur et en se faisant le plus plats possible.

Il est curieux de noter la présence sur la piste d'un certain nombre de sédentaires assis ou debout contre le mur. Pratiquement morts aux échelles et source de gêne aussi bien pour le transport que pour l'attente ils sont néanmoins tolérés. Le fait est que ces sortes de demi-sages chez qui d'ailleurs tous les âges sont représentés inspirent à ceux qui s'agitent encore sinon un culte du moins une certaine déférence. Ils y tiennent comme à un hommage qui leur est dû et sont maladivement sensibles au moindre manque d'égards. Un chercheur sédentaire à qui l'on marcherait dessus au lieu de l'enjamber peut se déchaîner au point de mettre tout le cylindre en émoi. Collés au mur également les quatre cinquièmes des vaincus tant assis que debout. On peut leur marcher dessus sans qu'ils réagissent.

À noter enfin le soin que mettent les chercheurs de l'arène à ne pas déborder sur l'espace des grimpeurs. Si las de chercher en vain dans la cohue ils se tournent vers la piste c'est pour en suivre lentement la bordure imaginaire tout en dévorant des yeux tous ceux qui s'y trouvent. Leur lente ronde à contre-courant des porteurs crée une seconde piste plus étroite encore et respectée à son tour par le gros des chercheurs. Ce qui convenablement éclairé et vu d'en haut donnerait par moments l'impression de deux minces anneaux se déplaçant en sens contraire autour du pullulement central.

Un corps par mètre carré de surface utile soit deux cents corps chiffre rond. Corps des deux sexes et de tous les âges depuis la vieillesse jusqu'au bas âge. Bébés à la mamelle qui n'ayant plus à téter cherchent des yeux depuis le giron ou à croupetons par terre dans des poses précoces. D'autres un peu plus avancés circulent à quatre pattes et cherchent parmi les jambes. Détail pittoresque une femme aux cheveux blancs encore jeune à en juger par les cuisses appuyée contre le mur les yeux clos dans l'abandon serrant machinalement contre son sein un bambin qui s'arc-boute pour mieux tourner la tête et voir derrière lui. Mais de tels tout petits sont très peu nombreux. Nul ne regarde en soi où il ne peut y avoir personne. Yeux baissés ou clos signifient abandon et n'appartiennent qu'aux vaincus. Très exactement comptables sur les doigts d'une main ceux-ci ne sont pas forcément immobiles. Ils peuvent errer dans la foule

et ne rien voir. À l'œil de chair rien ne les distingue des corps qui s'acharnent encore. Ceux-ci les reconnaissent et les laissent passer. Ils peuvent attendre au pied des échelles et quand vient leur tour monter dans les niches ou tout simplement quitter le sol. Ils peuvent ramper à tâtons dans les tunnels en quête de rien. Mais normalement l'abandon les fige aussi bien dans l'espace que dans l'attitude. C'est celle-ci le plus souvent profondément voûtée qu'ils soient debout ou qu'ils soient assis qui permet de les distinguer des chercheurs sédentaires dévorant du regard chaque corps qui passe sans que pour autant la tête bouge. Debout ou assis ils sont collés au mur sauf un qui saisi en pleine arène s'y est figé sur pied au milieu des agités. Ceux-ci le reconnaissent et évitent de le déranger. Ils sont sujets toujours à de brusques retours de fièvre oculaire tout comme ceux qui ayant renoncé à l'échelle subitement s'y remettent. Tant il est vrai que dans le cylindre le peu possible là où il n'est pas n'est seulement plus et dans le moindre moins le rien tout entier si cette notion est maintenue. Et les yeux soudain de se remettre à chercher aussi affamés que l'impensable premier jour jusqu'à ce que sans raison apparente brusquement ils se referment ou que la tête tombe. C'est comme si à un grand tas de sable abrité du vent on enlevait trois grains un an sur deux et l'autre en ajoutait deux si cette notion est maintenue. Si les vaincus ont encore du chemin à faire que dire des autres et quel nom leur donner sinon le beau nom de chercheurs. Les uns de loin les plus nombreux ne s'arrêtent jamais sauf pour attendre une échelle ou lorsqu'ils guettent depuis une niche. D'autres s'immobilisent brièvement de temps à autre sans s'arrêter de chercher des yeux. Quant aux chercheurs sédentaires s'ils ne circulent plus c'est qu'ils ont fait le calcul et estiment avoir plus de chances en restant à la place qu'ils ont conquise et s'ils ne montent presque plus dans les niches et tunnels c'est pour y être montés trop souvent en vain ou pour y avoir fait de trop mauvaises rencontres. Une intelligence serait tentée de voir en ces derniers les prochains vaincus et continuant sur sa lancée d'exiger de ceux qui circulent sans trêve que tous tôt ou tard les uns après les autres finissent comme ceux qui s'arrêtent quelquefois et de même de ceux-ci qu'ils finissent sédentaires et des sédentaires qu'ils finissent vaincus et des deux cents vaincus ainsi obtenus que tous tôt ou tard chacun à son tour finissent par être des vaincus pour de vrai figés pour de bon chacun à sa

place et dans son attitude. Mais si l'on donne des numéros d'ordre à ces familles l'expérience montre qu'il est possible de passer de la première à la troisième en sautant la deuxième et de la première à la quatrième en sautant la deuxième ou la troisième ou les deux et de la deuxième à la quatrième en sautant la troisième. Dans l'autre sens les mal vaincus à de longs intervalles et toujours plus brièvement retombent dans l'état des sédentaires dont à leur tour les moins solides toujours les mêmes peuvent se laisser retenter par l'échelle tout en restant morts à l'arène. Mais ne circuleront plus jamais sans arrêt ceux qui font halte de loin en loin sans cesser pour autant de chercher des yeux. À l'heure donc du commencement impensable comme la fin tous erraient sans repos ni trêve y compris les nourrissons dans la mesure où ils se faisaient porter sauf naturellement ceux qui déjà attendaient au pied des échelles ou guettaient tapis dans les niches ou se figeaient dans les tunnels pour mieux écouter et erraient ainsi un temps très long impossible à chiffrer avant que le premier s'immobilise suivi d'un second et ainsi de suite. Mais pour ce qui est à l'heure qu'il est la seule qui sera de chiffrer le nombre de ceux restés fidèles qui inlassablement vont et viennent sans jamais s'accorder le moindre repos et de ceux qui font halte de loin en loin et des sédentaires et des soi-disant vaincus qu'il suffise d'affirmer qu'à l'heure qu'il est à un corps près malgré la presse et l'obscurité les premiers sont deux fois plus nombreux que les deuxièmes qui sont trois fois plus nombreux que les troisièmes qui sont quatre fois plus nombreux que les quatrièmes soit cinq vaincus en tout et pour tout. Parents et amis sont bien représentés sans parler de simples connaissances. La presse et l'obscurité rendent difficile l'identification. À deux pas de distance mari et femme s'ignorent pour ne parler que du lien intime entre tous. Qu'ils se rapprochent encore un peu jusqu'à pouvoir se toucher et échangent sans s'arrêter un regard. S'ils se remettent il n'y paraît pas. Quoi qu'ils cherchent ce n'est pas ça.

Ce qui frappe d'abord dans cette pénombre est la sensation de jaune qu'elle donne pour ne pas dire de souffre à cause des associations. Ensuite le fait qu'elle vibre de façon régulière et continue à une vitesse qui pour être élevée ne dépasse jamais celle qui rendrait la pulsation imperceptible. Et enfin beaucoup plus tard que de loin en loin et pour très peu de temps

celle-ci se calme. Ces rares et brèves relâches sont d'un effet dramatique inexprimable pour en dire le moins. Les agités en restent cloués sur place dans des postures souvent extravagantes et l'immobilité décuplée des vaincus et sédentaires fait paraître dérisoire celle qu'ils affichent d'habitude. Les poings en voie de cogner sous l'effet de la colère ou du découragement se glacent à un point quelconque de l'arc pour n'achever le coup ou série de coups qu'une fois l'alarme passée. Similairement ceux surpris en train de grimper ou de porter l'échelle ou de faire l'infaisable amour ou tapis dans les niches ou rampant dans les tunnels chacun selon sans qu'il soit utile d'entrer dans les détails. Mais au bout d'une dizaine de secondes le frémissement reprend et au même instant tout rentre dans l'ordre. Ceux qui erraient recommencent à errer et les immobiles se détendent. Les accouplés reprennent le collier et les poings se remettent en marche. La rumeur qui s'était tue comme coupée au commutateur remplit de nouveau le cylindre. Parmi tous les composants dont elle est faite l'oreille finit par distinguer un faible grésillement d'insecte qui est celui de la lumière elle-même et le seul qui ne varie pas. Entre les extrêmes qui contiennent la vibration l'écart n'est guère plus de deux ou trois bougies. Ce qui fait qu'à la sensation de jaune s'ajoute celle plus faible du rouge. Bref un éclairage qui non seulement obscurcit mais brouille par-dessus le marché. Rien n'empêche d'affirmer que l'œil finit par s'habituer à ces conditions et par s'y adapter sinon que c'est plutôt le contraire qui se produit sous forme d'une lente dégradation de la vue ruinée à la longue par ce rougeoiement fuligineux et vacillant et par l'effort incessant toujours déçu sans parler de la détresse morale se répercutant sur l'organe. Et s'il était possible de suivre de près pendant assez longtemps deux yeux donnés bleus de préférence en tant que plus périssables on les verrait s'écarter toujours davantage et s'injecter de sang de plus en plus et les prunelles se dilater progressivement jusqu'à manger la cornée tout entière. Tout cela évidemment dans un mouvement si lent et si peu sensible que les intéressés eux-mêmes ne s'en aperçoivent pas si cette notion est maintenue. Et pour l'être pensant venu se pencher froidement sur toutes ces données et évidences il serait vraiment difficile au bout de son analyse de ne pas estimer à tort qu'au lieu d'employer le terme vaincus qui a en effet un petit côté pathétique désagréable on ferait mieux de parler d'aveugles tout court. Les premières

surprises passées enfin cet éclairage a encore ceci d'inhabituel que loin d'accuser une ou plusieurs sources visibles ou cachées il semble émaner de toutes parts et être partout à la fois comme si l'endroit tout entier était lumineux y compris les particules de l'air qui y circule. Au point qu'il n'est jusqu'aux échelles qui ne semblent plutôt donner de la lumière que d'en recevoir à ceci près que le mot lumière est impropre. Seules ombres par conséquent celles que se créent les corps obscurs en se pressant les uns contre les autres exprès ou par nécessité comme lorsque sur un sein par exemple pour qu'il ne soit plus éclairé ou sur un sexe quelconque vient se plaquer la main opaque dont du coup la paume disparaît aussi. Tandis que du grimpeur seul sur son échelle ou parvenu au profond d'un tunnel toute la peau sans exception frémit jaune-rouge pareille et même certains replis et recoins dans la mesure où l'air y pénètre. Quant à la température c'est entre des extrêmes beaucoup moins rapprochés et à une vitesse très inférieure qu'elle oscille puisque aussi bien elle ne met pas moins de quatre secondes à passer de son minimum qui est de cinq degrés à son maximum de vingt-cinq soit une moyenne de cinq degrés seulement à la seconde. Est-ce à dire qu'à chaque seconde qui passe il y a hausse ou baisse de cinq degrés ni plus ni moins ? Pas tout à fait. Car il est évident qu'à deux moments précis en haut et au bas de la gamme à savoir à partir de vingt et un degrés dans le sens ascendant et de quatre dans l'autre cet écart ne sera pas atteint. Ce n'est donc que pendant sept secondes à peine sur les huit que dure l'aller-retour que les corps sont soumis au régime maximum de réchauffement et de refroidissement ce qui donne tout de même moyennant une addition ou encore mieux une division un total d'entre douze et treize ans de répit partiel par siècle dans ce domaine. Il y a d'abord quelque chose de troublant dans la lenteur relative de cette navette comparée à celle qui fait vibrer la lumière. Mais c'est un trouble que l'analyse a vite fait de dissiper. Car à bien y réfléchir la différence n'est pas entre les vitesses mais entre les espaces parcourus. Et si celui demandé à la température était ramené à la valeur de quelques bougies il n'y aurait rien à choisir mutatis mutandis entre les deux effets. Mais cela ne ferait pas l'affaire du cylindre. Tout est donc pour le mieux. D'autant plus que les deux orages ont ceci de commun que coupé l'un comme par magie l'autre aussi aussi sec que s'ils étaient reliés quelque part à un seul et même commutateur. Car seul le cylindre offre des

certitudes et au-dehors rien que mystère. Les corps connaissent ainsi de loin en loin jusqu'à dix secondes de chaleur continue ou de fraîcheur ou entre les deux sans que cela puisse compter comme répit tant la tension alors est grande par ailleurs.

Le fond du cylindre comporte trois zones distinctes aux frontières précises mentales ou imaginaires puisque invisibles à l'œil de chair. D'abord une ceinture extérieure large d'un mètre environ réservée aux grimpeurs et où bizarrement se tiennent aussi la plupart des sédentaires et vaincus. Ensuite une ceinture intérieure légèrement plus étroite où lentement défilent à l'indienne ceux qui las de chercher au centre se tournent vers la périphérie. Enfin l'arène proprement dite représentant une surface de cent cinquante mètres carrés chiffre rond et chasse d'élection du plus grand nombre. Si à ces trois zones on donne des numéros d'ordre il apparaît clairement que de la troisième à la seconde et inversement le chercheur passe à volonté alors que pour accéder à la première comme d'ailleurs pour en sortir il est tenu à une certaine discipline. Exemple entre mille de l'harmonie qui règne dans le cylindre entre ordre et laisser-aller. L'accès donc à l'espace des grimpeurs n'est autorisé que lorsqu'un de ces derniers le quitte pour rejoindre les chercheurs de l'arène ou exceptionnellement ceux de la zone intermédiaire. S'il est rare de voir porter atteinte à cette règle il arrive néanmoins qu'un chercheur particulièrement nerveux ne résiste plus à l'appel des niches et tunnels et essaie de se faufiler chez les grimpeurs sans qu'un départ l'y autorise. Il se fait alors immanquablement refouler par la queue la plus proche de l'effraction et les choses en restent là. Obligation donc pour le chercheur de l'arène désirant se rendre chez les grimpeurs d'en guetter l'occasion chez les intermédiaires ou chercheurs-guetteurs ou guetteurs tout court. Voilà pour l'accès aux échelles. Dans l'autre sens le passage n'est pas libre non plus et une fois chez les grimpeurs le guetteur y est pour un moment soit au minimum le temps très variable qu'il faut à chacun pour passer de la queue à la tête de sa file d'attente. Car autant chaque corps est libre de grimper ou de ne pas grimper autant l'obligation est stricte de faire jusqu'au bout la queue librement choisie. Toute tentative de la quitter prématurément est vivement réprimée par ceux qui en font partie et le fautif ramené à sa place dans le rang. Mais

sitôt arrivé au pied même de l'échelle et n'ayant plus à attendre pour s'en emparer qu'un seul retour au sol l'intéressé peut s'en aller rejoindre les chercheurs de l'arène ou exceptionnellement les guetteurs de la seconde zone sans rencontrer d'opposition. C'est par conséquent les premiers de file en tant que les plus susceptibles de créer le vide si ardemment désiré que guettent ceux de la seconde zone travaillés par le besoin de passer dans la première. Les objets de cette surveillance ne cessent de l'être qu'au moment où ils exercent leur droit à l'échelle en la prenant en charge. Car le grimpeur peut arriver en tête de queue avec la ferme volonté de monter et voir celle-ci fondre peu à peu et s'installer à sa place le besoin de s'en aller sans pouvoir s'y décider jusqu'au tout dernier moment alors que son devancier descend déjà et que l'échelle est virtuellement à lui enfin. À noter aussi la possibilité pour le grimpeur de quitter la queue aussitôt sa pointe atteinte sans forcément quitter la zone. Pour cela il n'a qu'à se joindre à une autre queue quelconque parmi les quatorze à sa disposition ou même se remettre à la dernière place de la sienne. Mais il est rare d'abord qu'un corps quitte sa queue et ensuite que l'ayant quittée il ne quitte pas la zone. Obligation donc une fois chez les grimpeurs d'y rester au moins le temps d'avancer de la dernière à la première place de la queue choisie. Temps variable suivant l'importance de celle-ci et l'occupation plus ou moins longue de l'échelle. Certains usagers la gardent jusqu'à expiration du délai maximum permis. À d'autres la moitié ou toute autre fraction de ce temps suffit. La queue courte n'est donc pas forcément la plus rapide et tel parti dixième peut se trouver premier avant tel autre parti cinquième à supposer naturellement qu'ils partent ensemble. Pas étonnant dans ces conditions que le choix de la queue soit déterminé par des considérations n'ayant rien ou que peu à voir avec sa longueur. Non pas que tous choisissent ni même le plus grand nombre. Il y aurait tendance plutôt à se joindre d'entrée à la queue la plus proche du point de pénétration à condition toujours que cela n'entraîne pas un déplacement en sens interdit. Pour celui qui aborde cette zone de face la queue la plus proche se trouve à sa droite et s'il ne la trouve pas à son goût et en désire une autre c'est à droite qu'il doit aller la chercher. D'aucuns dans ces conditions parcourraient des milliers de degrés avant de s'immobiliser dans l'attente n'était l'interdiction qui leur est faite de dépasser le tour de piste. Toute tentative d'y déroger est

réprimée par la queue la plus proche du point de bouclage et le fautif obligé de s'y joindre puisque aussi bien il n'a pas le droit non plus de retourner en arrière. Qu'un tour de piste entier soit autorisé en dit long sur l'esprit de tolérance qui dans le cylindre tempère la discipline. Mais queue choisie ou première venue c'est toujours la même obligation de la faire jusqu'au bout avant de pouvoir sortir de chez les grimpeurs. Donc premier départ possible à tout moment entre l'arrivée en tête de queue et le retour au sol du devancier. Reste à préciser dans cet ordre d'idées la situation du corps qui ayant accompli sa queue et laissé passer la première possibilité de départ et exercé son droit à l'échelle revient à terre. À ce moment-là il est de nouveau libre de partir sans autre forme de procès quoique rien ne l'y oblige et il lui suffit pour rester chez les grimpeurs de refaire dans les mêmes conditions la queue qu'il vient de faire avec repossibilité de s'en aller sitôt arrivé à la première place. Et si pour une raison ou pour une autre il juge préférable de changer de queue et d'échelle il a droit pour fixer son choix à un circuit plein au même titre que le nouveau venu et dans les mêmes conditions à ceci près qu'ayant déjà fait une queue jusqu'au bout il est libre à chaque instant de cette nouvelle révolution de quitter la zone. Et ainsi de suite à l'infini. D'où théoriquement la possibilité pour ceux déjà chez les grimpeurs d'y rester à demeure et de n'y jamais accéder pour ceux qui n'y sont pas encore. Qu'il n'existe aucun règlement visant à prévenir une telle injustice montre clairement qu'elle ne risque pas de se perpétuer. En effet. Car la passion de chercher est telle qu'elle oblige à chercher partout. N'empêche qu'au guetteur à l'affût d'un départ l'attente peut paraître interminable. Quelquefois n'en pouvant plus et fortifié par la longue absence il renonce à l'échelle et retourne chercher dans l'arène. Voilà en gros les grandes divisions du sol et les droits et devoirs des corps dans leur passage de l'une à l'autre. Tout n'a pas été dit et ne le sera jamais. Les guetteurs toujours nombreux à vouloir profiter du premier départ de chez les grimpeurs et dont l'ordre d'arrivée à pied d'œuvre ne peut être établi ni par la queue infaisable chez eux ni autrement à quel principe de priorité obéissent-ils ? Une saturation de la zone intermédiaire n'est-elle pas à craindre et quelles en seraient les conséquences pour l'ensemble des corps et spécialement pour ceux de l'arène coupés ainsi des échelles ? Le cylindre n'est-il pas voué à plus ou moins longue échéance au désordre

sous la seule loi de la rage et de la violence ? À ces questions et à bien d'autres encore les réponses sont claires et faciles à donner mais encore faut-il l'oser. Puisque seule la tentation de l'échelle peut rompre la fixité des sédentaires leur cas n'a rien de spécial. Les vaincus de toute évidence n'entrent pas ici en ligne de compte.

L'effet de ce climat sur l'âme n'est pas à sous-estimer. Mais elle en souffre certainement moins que la peau dont tous les systèmes de défense depuis la sueur jusqu'à la chair de poule se trouvent à chaque instant contrariés. Elle continue néanmoins de se défendre mal certes mais honorablement au regard de l'œil qu'avec la meilleure volonté du monde il est difficile de ne pas vouer au terme de son effort à la cécité effective. Car lui-même peau à sa façon sans parler de ses liquides et paupières il n'a pas qu'un seul adversaire. Ce dessèchement de l'enveloppe enlève à la nudité une bonne partie de son charme en la rendant grise et transforme en un froissement d'orties la succulence naturelle de chair contre chair. Les muqueuses elles-mêmes sont touchées ce qui serait sans gravité n'était la gêne qui en découle pour l'amour. Mais même à ce point de vue le mal n'est pas grand tant dans le cylindre l'érection est rare. N'empêche qu'elle se produit suivie de pénétration plus ou moins heureuse dans le tube le plus proche. Il arrive même à des époux en vertu de la loi des probabilités de se rejoindre de cette façon sans s'en rendre compte. Le spectacle est curieux alors des ébats qui se prolongent douloureux et sans espoir bien au-delà de ce que peuvent en chambre les amants les plus habiles. C'est que la conscience est aiguë chez chacun et chacune de combien l'occasion est rare et peu probable son retour. Mais là aussi il y a suspension et immobilité de mort dans des attitudes frôlant parfois l'obscène quand les vibrations s'arrêtent et aussi longtemps que dure cette crise. Encore plus curieux à ce moment-là s'ils n'étaient si peu visibles tous les yeux fureteurs qui se figent en chemin et se braquent sur le vide ou le haïssable de toujours dont d'autres yeux et comme ils plongent alors les uns dans les autres dans des regards faits pour se fuir. Entre ces coupures des intervalles irréguliers si longs que pour des sans mémoire pareils chacune est la première. D'où chaque fois la même vivacité de réaction comme à une fin de monde et le même bref

étonnement quand le double orage ayant repris ils se remettent à chercher ni soulagés ni même déçus.

Vu du sol le mur sur tout son pourtour et sur toute sa hauteur présente une surface ininterrompue. Cependant sa moitié supérieure est criblée de niches. Ce paradoxe s'explique par la nature de l'éclairage dont l'omniprésence sans parler de sa faiblesse escamote les creux. Chercher d'en bas une niche des yeux ne s'est jamais vu. Il est rare que les yeux se lèvent. Quand ils le font c'est vers le plafond. Sol et mur sont vierges de toute marque pouvant servir de point de repère. Des échelles dressées toujours aux mêmes endroits les pieds ne laissent pas de traces. Les coups de tête et de poing contre le mur non plus. Il y aurait des marques que l'éclairage empêcherait de les voir. Le grimpeur qui emporte son échelle pour la dresser à un autre endroit le fait un peu au jugé. Il est rare qu'il se trompe de plus de quelques centimètres. Du fait de la disposition des niches l'erreur maximale n'est que d'un mètre environ. Sous l'effet de sa passion son agilité est telle que même cet écart ne l'empêche pas de gagner une niche quelconque sinon celle de son choix ni à partir d'elle quoique plus difficilement de regagner l'échelle pour la descente. Ceci dit il existe un nord sous forme d'un vaincu ou mieux d'une vaincue ou mieux encore de la vaincue. Elle est assise contre le mur les jambes relevées. Elle a la tête entre les genoux et les bras autour des jambes. La main gauche tient le tibia droit et la droite l'avant-bras gauche. Les cheveux roux ternis par l'éclairage arrivent jusqu'au sol. Ils lui cachent le visage et tout le devant du corps y compris l'entre-jambes. Le pied gauche est croisé sur le droit. Elle est le nord. Elle plutôt qu'un autre vaincu quelconque en raison de sa fixité plus grande. À qui exceptionnellement veut faire le point elle peut servir. Telle niche pour le grimpeur peu enclin aux acrobaties évitables peut se trouver à tant de pas ou de mètres à l'est ou à l'ouest de la vaincue sans naturellement qu'il la nomme ainsi ou autrement même en pensée. Il va de soi que seuls les vaincus se cachent le visage. Ils ne le font pas tous. Debout ou assis la tête haute certains se contentent de ne plus ouvrir les yeux. Il est défendu évidemment de refuser le visage ou toute autre partie du corps au chercheur qui en fait la demande et qui peut sans crainte de résistance écarter les mains des chairs qu'elles cachent et soulever les paupières pour

examiner l'œil. Il est des chercheurs qui se rendent chez les grimpeurs sans intention de grimper et dans le seul but d'inspecter de près tel ou tel vaincu ou sédentaire. C'est ainsi que les cheveux de la vaincue ont été maintes fois relevés et écartés et la tête soulevée et mis à nu le visage et tout le devant du corps jusqu'à l'entre-jambes. L'inspection terminée il est d'usage de tout remettre soigneusement en place autant que faire se peut. Une certaine morale engage à ne pas faire à autrui ce qui venant de sa part ferait de la peine. Ce précepte est assez suivi dans le cylindre dans la mesure où la quête n'en pâtit pas. Celle-ci ne serait qu'une dérision sans la possibilité en cas de doute de contrôler certains détails. L'intervention directe pour les mettre en évidence ne se fait guère que sur les personnes des vaincus et sédentaires. Face ou dos au mur ceux-ci en effet ne présentent normalement qu'un seul aspect et par conséquent s'exposent à être retournés. Mais là où il y a mouvement comme dans l'arène ou chez les guetteurs et la possibilité de faire le tour de l'objet il n'est guère besoin de ces manipulations. Il arrive bien sûr qu'un corps soit obligé d'en immobiliser un autre et de le disposer d'une certaine façon pour examiner de près une région particulière ou pour chercher une cicatrice par exemple ou une envie. À remarquer enfin l'immunité sous ce rapport de ceux qui font la queue pour l'échelle. Obligés par la pénurie d'espace de se coller les uns aux autres pendant de longues périodes ils n'offrent au regard que des parcelles de chair confondues. Malheur au téméraire emporté par sa passion qui ose porter la main sur le moindre d'entre eux. Comme un seul corps la queue se jette sur lui. Cette scène dépasse en violence tout ce que dans le genre le cylindre peut offrir.

Ainsi de suite à l'infini jusqu'à ce que vers l'impensable fin si cette notion est maintenue seul un dernier cherche encore par faibles à-coups. Rien ne le distingue au premier abord des autres corps figés debout ou assis dans l'abandon sans retour. L'allongement est inconnu dans le cylindre et cette pose douceur des vaincus leur est ici refusée à jamais. Privation qui en partie s'explique par le peu de place au sol soit un mètre carré à peine dont chaque corps dispose et auquel ne peut suppléer l'espace uniquement de chasse des niches et tunnels. Aussi le prosternement de ces desséchés obligés de se frôler sans cesse et qu'habite

l'horreur du contact ne va-t-il jamais jusqu'à son terme naturel. Mais la persistance de la double vibration donne à penser que dans ce vieux séjour tout n'est pas encore tout à fait pour le mieux. Et le voilà en effet ce dernier si c'est un homme qui lentement se redresse et au bout d'un certain temps rouvre les yeux brûlés. Au pied des échelles dressées contre le mur de façon peu harmonieuse nul grimpeur n'attend plus. Dans les feux sombres du plafond le zénith garde encore sa légende. Le vieux vaincu de la troisième zone n'a plus autour de lui que des figés à son image au tronc profondément courbé vers le sol. Le bambin qu'étreint encore la jeune chenue se confond à présent avec son giron. De face la tête rousse parvenue aux limites du fléchissement laisse voir une partie de sa nuque. Le voilà donc si c'est un homme qui rouvre les yeux et au bout d'un certain temps se fraye un chemin jusqu'à cette première vaincue si souvent prise comme repère. À genoux il écarte la lourde chevelure et soulève la tête qui n'offre pas de résistance. Dévoré le visage mis ainsi à nu les yeux enfin par les pouces sollicités s'ouvrent sans façon. Dans ces calmes déserts il promène les siens jusqu'à ce que les premiers ces derniers se ferment et que la tête lâchée retourne à sa vieille place. Lui-même à son tour au bout d'un temps impossible à chiffrer trouve enfin sa place et sa pose sur quoi le noir se fait en même temps que la température se fixe dans le voisinage de zéro. Se tait du même coup le grésillement d'insecte mentionné plus haut d'où subitement un silence plus fort que tous ces faibles souffles réunis. Voilà en gros le dernier état du cylindre et de ce petit peuple de chercheurs dont un premier si ce fut un homme dans un passé impensable baissa enfin une première fois la tête si cette notion est maintenue.

(1968-1970)

OUVRAGES DE SAMUEL BECKETT



Romans et nouvelles

Bande et sarabande
Murphy
Watt ("double", n° 48)
Premier amour
Mercier et Camier ("double", n° 38)
Molloy ("double", n° 7)
Malone meurt ("double", n° 30)
L'Innommable ("double", n° 31)
Nouvelles (L'expulsé, Le calmant, La fin) et Textes pour rien
L'Image
Comment c'est
Têtes-mortes (D'un ouvrage abandonné, Assez, Imagination morte imaginez, Bing, Sans)
Le Dépeupleur
Pour finir encore et autres foirades (Immobile, Foirades I-IV, Au loin un oiseau, Se voir, Un soir,
La falaise, Plafond, Ni l'un ni l'autre)
Compagnie
Mal vu mal dit
Cap au pire
Soubresauts

Poèmes

Les Os d'Écho
Poèmes, *suivi de* Mirlitonnades

Essais

Proust
Le Monde et le pantalon, *suivi de* Peintres de l'empêchement
Trois dialogues

Théâtre, télévision et radio

Eleutheria
En attendant Godot
Fin de partie
Tous ceux qui tombent
La Dernière bande, *suivi de* Cendres
Oh les beaux jours, *suivi de* Pas moi
Comédie et actes divers (Va-et-vient, Cascando, Paroles et musique, Dis Joe, Acte sans paroles I,
Acte sans paroles II, Film, Souffle)
Pas, *suivi de* Quatre esquisses (Fragment de théâtre I, Fragment de théâtre II, Pochade
radiophonique, Esquisse radiophonique)
Catastrophe et autres dramaticules (Cette fois, Solo, Berceuse, Impromptu d'Ohio, Quoi où)
Quad et autres pièces pour la télévision (Trio du Fantôme, ... que nuages..., Nacht und Träume),
suivi de L'épuisé par Gilles Deleuze

Cette édition électronique du livre *Le Dépeupleur* de Samuel Beckett a été réalisée le 19 septembre 2012 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage (ISBN 9782707302885, n° d'édition 4986, n° d'imprimeur 103692, dépôt légal janvier 2011).

Le format ePub a été préparé par ePagine.

www.epagine.fr

ISBN 9782707325686